

Louise Lacoursière

*La Saline 2*

*Impasse*



roman

10  
SUR  
10

Louise Lacoursière

*La Saline 2*  
*Impasse*

Roman



*À Compagnon*



## Note de l'auteure

Nous avons choisi la fin du XIX<sup>e</sup> siècle pour donner vie au Dr Antoine Peltier, figure centrale de *La Saline*. Sauf lorsqu'il est question du Dr Nérée Beauchemin, tous les personnages sont fictifs. Toutefois, le contexte historique est respecté à la lettre. Tout ce que le lecteur pourrait vérifier est documenté. À titre d'exemple, quand certains hommes du village se réunissent au magasin général ou à la forge d'Hector Simard pour discuter politique, les éléments soulevés sont véridiques.

Selon une entente établie entre l'auteure et l'éditeur, nous utilisons le système international d'unités dans la narration et le système impérial dans les dialogues.

Certaines expressions peuvent surprendre. Ainsi, à cette époque, on exposait les morts dans les maisons privées, appelées « maisons funéraires », jusqu'à l'inhumation.

Dans les journaux des années 1890, les représentants de l'Association Saint-Jean-Baptiste de Montréal et des sociétés régionales éponymes invitaient la population à participer aux activités de la « Fête nationale ». Déjà, en 1834, année de fondation de ce mouvement nationaliste, on désirait rendre hommage à la nation. Contrairement à ce que véhicule la croyance populaire, cette appellation du 24 juin ne date pas des années 1970.

Vous êtes conviés à retrouver le Dr Antoine Pel-tier et son entourage à Saint-Léon-le-Grand, dans les municipalités environnantes, mais aussi à Montréal et à Québec, ce qui permet une incursion dans le Québec rural et urbain de 1891.

Heureux voyage dans le temps !

*Saint-Léon-le-Grand, 8 janvier 1891*

Les jours commençaient à allonger et, pourtant, il faisait nuit noire quand Antoine se présenta au bureau de poste en cette fin d'après-midi, en quête de sa revue médicale et, qui sait, d'une lettre de Benjamin. Depuis le départ précipité de son ami pour Montréal, trois semaines auparavant, il n'en avait eu aucune nouvelle.

Occupée à épousseter des étagères, Rosanne sursauta à son arrivée.

— Antoine ! Quelle belle surprise !

Tout en s'enquérant des autres membres de la famille Peltier, la postière s'affaira à vider le casier du médecin.

— T'es populaire ces temps-ci ! En plus de ta revue, tu as trois lettres de Montréal !

« L'une d'elles doit être de Benjamin », songea-t-il, réjoui.

— Ton oncle t'a écrit. Celle-là te vient d'un docteur.

Antoine correspondait en effet avec l'un des superviseurs de son internat. Ses conseils et ses avis lui étaient toujours d'une grande utilité.

Rosanne cacha le coin supérieur gauche de la troisième enveloppe. Un sourire narquois éclairait son visage.

— Celle-ci t'intéressera davantage. Celui, ou plutôt... celle qui te l'a envoyée l'a fait en recommandé. Hum... comment réagirait Mathilde si elle savait ça?... dit-elle, un brin d'ironie dans la voix.

Antoine avait finalement tranché. Après une longue et douloureuse réflexion, il avait demandé la main de Mathilde le soir du Premier de l'an, et Baptiste Philibert s'était empressé de la lui accorder. Mathilde... Si mignonne, si dévouée. Celle en qui il avait une entière confiance. Il n'en était pas de même avec Judy ! Si elle lui avait caché l'existence d'un mari, de quelles autres duperies serait-elle capable ?

Mathilde la douce, la fidèle...

Pourquoi éprouvait-il ce malaise en songeant à sa future femme ? Non, sa décision était la bonne.

Sans quitter Antoine des yeux, Rosanne leva la main, et il put enfin lire les coordonnées de l'expéditeur.

Au premier coup d'œil, Antoine reconnut l'écriture de Judy. Il demeura impassible. Pour sa part, Rosanne, qui croyait l'embarrasser, cacha mal sa déception.

L'air goguenard, Antoine refusait de s'en laisser imposer.

— La curiosité est un vilain défaut, Rosanne.

— Pour récupérer cette lettre, tu dois signer ici, ajouta-t-elle en lui tendant un cahier.

Il s'exécuta, puis, sur un ton qu'il voulait enjoué, déclara :

— Bonne fin de journée, Rosanne ! N'oublie pas de transmettre mes salutations et mes meilleurs vœux de bonne année à ton mari.

Le courrier sous le bras, il se hâta de sortir.

Le cœur battant, il s'apprêtait à remonter dans son traîneau quand Édouardina, la femme du forgeron, le héla.

— Docteur ! Docteur !

— J'arrive, Édouardina.

À regret, il glissa sa correspondance sous une peau de castor à l'avant de son véhicule, saisit sa trousse, puis tapota le flanc de la Grisette. Il devrait encore patienter avant de prendre connaissance de cette lettre inattendue.

Les vitres embuées de la maison surchauffée laissaient filtrer une lumière vacillante. Surexcités, des enfants couraient d'un bout à l'autre du corridor.

— Pendant les deux semaines qui ont suivi l'opération d'Hector, je les maintenais presque attachés pour qu'ils ne fassent pas de bruit, expliqua Édouardina. Les plus grands ont recommencé l'école hier et j'ai occupé les plus jeunes avec les catalogues Eaton. Mais aujourd'hui, j'ai relâché la discipline parce que j'en avais plein les bras. Hector est découragé en ce moment. Si vous saviez comme il a souvent besoin de moi !

Antoine fit rapidement le compte : trois semaines s'étaient écoulées depuis l'amputation de la jambe d'Hector. La première semaine, il l'avait visité chaque jour, la deuxième, tous les deux jours, et, pendant le mois à venir, il se proposait de l'examiner au moins deux fois par semaine. La blessure guérissait bien et l'infection l'avait épargnée. Frêle, en apparence, Hector était doté d'une puissante constitution, en grande partie responsable de son rétablissement plus rapide que la normale.

Édouardina ordonna aux enfants de ne pas quitter la cuisine.

— Parlez un peu moins fort, là, sinon le docteur ne sera même pas capable de comprendre ce que je lui dis.

Elle se tourna vers Antoine.

— Suivez-moi, docteur. J'ai passé la moitié de la nuit assise sur une chaise à côté de lui tant il était agité.

Antoine s'efforça d'oublier la lettre de Judy. Que lui voulait-elle ? Dans une missive laconique acheminée deux jours avant Noël, il lui avait annoncé ses fiançailles, sans trop de ménagement. Après tout, elle l'avait trompé. Elle avait abusé de sa crédulité ! En agissant de la sorte, il avait espéré un exorcisme. Pour ne pas éveiller les soupçons de Rosanne, il avait même effectué son envoi de Louiseville.

Édouardina le ramena à son présent.

— Docteur... Qu'est-ce que vous répondez à ça ?

Il se rendit compte qu'il n'avait rien compris à sa question. Il s'excusa et la pria de répéter.

— Je vous disais : Hé ! que vous êtes un bon docteur ! Avec tout ce que vous avez fait pour Hector, notre dette a dû pas mal grimper.

— Ne pensez pas à cela, Édouardina. Quand votre mari reviendra à la forge, j'aurai plusieurs mandats à lui confier. On avait opté pour le troc. On ne changera pas notre façon de faire parce que la balance penche de l'autre bord.

— Êtes-vous sûr qu'il reprendra son travail ?

— Vous le verrez dans sa boutique avant le début de l'été.

À l'arrivée d'Antoine, Hector ouvrit un œil et poussa un soupir.

— Ah ! C'est vous, docteur. Il me semble que je suis cloué à ce lit depuis une éternité ! Je vas-tu en sortir un jour, bout de crisse ?

— Avec la volonté que je vous connais, c'est sûr que vous allez vous en sortir ! Voyons voir votre plaie.

— Ma plaie ? Vous voulez dire mon moignon ! Je n'ai plus ma jambe et j'ai mal au pied, comprenez-vous ça ?

— C'est normal, Hector. Le nerf de votre pied existe encore et c'est lui qui ressent la douleur.

— En tous les cas, c'est bien achalant.

Antoine souleva un coin du pansement. Aucun suintement. La longue suture guérissait à merveille. Le Dr Lebel serait heureux des résultats de leur intervention. Tous deux avaient fait du bon travail.

— Au rythme où va la cicatrisation, vous étrennerez votre orthèse à la fin d'avril ou au début de mai.

— Là, docteur, je me fais du mauvais sang bien plus pour ma forge que pour mon orthèse. Lucien Boucher est en train de me voler mes clients.

Antoine aussi avait entendu dire que, au bout du rang Barthélémy, l'autre forgeron de Saint-Léon avait fait des affaires en or au cours des dernières semaines.

— Dès que vous aurez repris le travail, vos clients vous reviendront tous.

— Reprendre le travail, bout de crisse... Pourvu que vous disiez vrai !

— Donnez-vous la chance d'appriivoiser votre orthèse. Au plus tard en mai, votre fourneau chauffera à plein régime... Si je diminuais la quantité de vos médicaments d'une dose, croyez-vous que la douleur serait supportable ?

— Oui, oui ! J'ai hâte de retrouver mes esprits. Là, je me sens dans la brume les trois quarts du temps.

Hector ferma les yeux et secoua la tête.

— Vous m'avez sauvé la vie... Mais je me demande, docteur, si vous avez bien fait...

Antoine lui tapota l'épaule.

— C'est sûr que ce n'est pas facile, Hector... Le meilleur conseil que je puisse vous donner, c'est d'envisager un jour après l'autre. Au moins, vous êtes bien entouré et vous guérissez bien.

— Pour être bien entouré, vous avez raison, je suis bien entouré. Mon Édouardina est aux petits soins avec moi. Je ne suis pas toujours de bonne humeur, docteur, mais elle, elle est patiente comme rare. Je ne peux pas croire que je suis devenu un fardeau pour elle... en plus de nos onze enfants, bout de crisse. Je ne sais pas comment on va s'en sortir. C'est tellement dur à prendre !

Des larmes roulaient sur ses joues creuses.

Antoine s'assit sur l'unique chaise de la chambre. Rien d'autre ne comptait pour lui en cet instant que la détresse d'Hector. Pourtant, aucune parole reconfortante ne lui venait à l'esprit.

Après plusieurs minutes de silence, son regard croisa celui de son malade, qui frappa le bord du lit du plat de sa main.

— Bout de crisse, docteur, j'vas-tu rester de même longtemps ?

Soudain, une idée s'imposa à Antoine. Alfred, son jeune frère, remplaçait encore son grand-père à la cordonnerie. Toujours en convalescence à la suite de son opération de la cataracte, ce dernier tolérait mal l'oisiveté. Pourquoi ne pas le mettre en contact avec le forgeron ?

— Hector, je vous ai prédit qu'au début du mois de mai votre marteau résonnerait de nouveau sur votre enclume...

Son patient le fixait, muet et incrédule. Le médecin se permit un petit mensonge.

— Pas plus tard qu'hier, j'ai discuté de votre cas avec mon grand-père. Il m'affirme qu'il serait capable de vous fabriquer une forme de pied en bois entièrement dissimulé dans une chaussure montante en cuir souple. Après tout, il est bottier en plus de cordonnier. À soixante-dix ans, il est moins rapide qu'avant, mais toujours aussi habile, ça je peux vous l'assurer. Que diriez-vous s'il venait prendre vos mesures demain ?

Un projet, même petit, voilà ce qu'il fallait pour apaiser le tourment d'Hector.

— Laissez-moi penser à ça...

— Pour ma part, je reviens vous voir dimanche. D'ici là, ne perdez pas courage !

Dans la cuisine, les enfants babillaient avec animation, en attendant du repas qu'Édouardina s'apprêtait à leur servir.

— De la soupe aux pois, docteur ?

— Non, merci, Édouardina. Je dois retourner à mon cabinet.

Le regard éteint de la femme l'étonna.

— Vous ne me cachez pas quelque chose, vous ?

Édouardina étouffa un sanglot.

— Notre douzième est en route. Je ne comprends pas, j'allaite encore Antoinette... Je n'ai rien dit à Hector. Vous avez dû voir qu'il n'en menait pas large. On en voulait douze, vous vous rappelez ? On parlait de même avant l'accident d'Hector. Mais asteure... Comment on va faire ?

— Vous avez besoin de quelqu'un, au moins pendant qu'Hector est alité ! N'avez-vous pas une parente, une amie qui pourrait vous aider ?

— Je ne sais pas, je ne pense pas... Tout le monde est si occupé.

Édouardina possédait une force de caractère remarquable. La manière dont elle avait pris en charge et soigné son Hector, en plus de ses onze petits, ne cessait d'impressionner Antoine, mais, à cet instant, sa vulnérabilité faisait peine à voir.

— Passez à mon cabinet dès que possible. Je vous examinerai.

\*\*\*

Dès qu'Antoine regagna sa voiture, il palpa son courrier sous la peau de castor et résolut de patienter jusqu'à

son cabinet pour en prendre connaissance. L'intensité de son émoi le déstabilisa. Pourtant, il avait cru tourner la page sans appel en rédigeant sa lettre d'adieu. Que lui voulait-elle, bon sang ? Plus que quelques minutes et il serait fixé.

Une lampe brillait à la fenêtre de la salle d'attente où une ombre se profila. Qui se permettait d'entrer chez lui en son absence ?

Dès qu'il poussa la porte, Mathilde vint à sa rencontre et lui fit une petite révérence taquine.

— Vous aviez oublié ?

— Oublié quoi ? demanda-t-il, un peu brusque.

— Oh ! Antoine ! N'aviez-vous pas accepté mon offre que je vous prépare, chaque jeudi après-midi, vos médicaments de la semaine ?

— Et nous sommes jeudi ?

Mathilde observa son fiancé avec inquiétude.

— Vous sentez-vous bien, Antoine ?

Une voix impatiente retentit.

— Mathilde ! Je fais quoi maintenant avec les bouteilles ?

Antoine interrogea Mathilde du regard.

— Cécile m'accompagne.

Puisqu'il aurait été malséant qu'elle soit seule avec son cavalier, sa mère avait exigé que sa sœur la chaperonne.

— Antoine est ici, Cécile. Viens lui dire bonjour.

La jeune fille arriva en coup de vent, salua son futur beau-frère et retourna aussitôt à la cuisine.

À n'en pas douter, Cécile éprouvait de sérieux problèmes de croissance. À douze ans, elle avait la taille d'une enfant de sept ans, tout au plus. Antoine se promit d'examiner son cas. Il soupçonnait une certaine forme de rachitisme, même si ses proportions étaient harmonieuses.

Quant à Mathilde, elle ne quittait pas Antoine des yeux.

— Vous me semblez pâle, mon ami. Que se passe-t-il ?

La sollicitude de sa fiancée l'ébranla. Mathilde se préoccupait de lui, elle se dévouait à son service, et lui ? Il mourait d'envie de connaître les pensées d'une autre femme. Une attitude d'hypocrite.

— Tout va bien, Mathilde. Peut-être un peu de fatigue...

— Je retourne à mon ouvrage. J'ai presque terminé, mais si je peux encore vous être utile, n'hésitez pas à me le dire.

Dès qu'elle sortit de la pièce, Antoine s'empressa de gagner son cabinet et de cacher la lettre de Judy dans le premier tiroir du bureau. À peine une semaine après ses fiançailles, le voilà qui usait de dissimulation.

Le temps s'écoulait au compte-gouttes. Intermittent, cette préparation de médicaments... Les nouvelles de son oncle lui changèrent quelque peu les idées. Ce dernier le remerciait de leur avoir recommandé Benjamin.

*Sa présence a égayé le Noël d'Elizabeth et le mien, surtout que cette année, comme tu le sais, nous n'avons pu venir à Saint-Léon à cause de l'entorse d'Elizabeth. Un début de phlébite a aggravé son état. Mais ne t'inquiète pas. Tout est revenu à la normale.*

Ainsi, Benjamin avait donné suite à sa suggestion d'entrer en contact avec sa tante et son oncle. Un petit bout de papier remis à la sauvette avant l'embarquement de Benjamin pour Montréal allait peut-être lui donner une nouvelle raison de vivre, d'autant que Barnabé Lanthier avait parlé de Benjamin au directeur de *La Minerve* qui se cherchait justement un correcteur.

*Après seulement quelques jours de travail, ton ami s'est déjà distingué. J'ai bon espoir qu'il fera son nid à La Minerve.*

*Et toi, mon cher Antoine, comment ça se passe de ton côté? Je te rappelle que tu es toujours le bienvenu dans notre maison. Viens donc nous voir. Tu nous manques!*

Mathilde frappa au cadrage de la porte.

— Nous avons terminé, Antoine. Je dois vous avouer que j'adore ce travail! J'ai déjà hâte à jeudi prochain!

Antoine l'aïda à revêtir son manteau.

— Je vous remercie, toutes les deux. Vous me rendez un fier service. On se retrouve tout à l'heure, Mathilde? J'arriverai chez vous vers les sept heures.

\*\*\*

Aussitôt qu'il les vit entrer dans leur maison, il réintégra en vitesse son bureau et décacheta enfin la fameuse lettre.

Il n'en crut pas ses yeux. Judy l'implorait de la rencontrer dans l'après-midi du vendredi 9 janvier à la gare de Louiseville. Le feuillet, couvert d'une écriture soignée toute en boucles, tremblait entre ses mains moites.

Antoine relut la missive. Pourquoi ne faisait-elle aucune mention de sa lettre à lui?

— Mais, le 9 janvier... c'est demain! s'écria-t-il, affolé.

Non! Il n'irait pas. Il était hors de question qu'il la revoie. Il voulait regarder Mathilde dans les yeux, ce soir.

**Saint-Léon-le-Grand, 1891.** Le Dr Antoine Peltier est toujours apprécié des villageois, ainsi que des clients fortunés de l'hôtel La Saline. Il fréquente la timide Mathilde, qui le seconde avec dévouement à son cabinet. Il est toutefois hanté par le souvenir de Judy, la ravissante Bostonnaise, mais jamais il ne lui pardonnera de lui avoir menti sur son statut marital. Judy va tenter le tout pour le tout afin de se réconcilier avec le jeune médecin. Y parviendra-t-elle, alors qu'Antoine vient tout juste de demander la main de Mathilde ?

Dans *Impasse*, le deuxième tome de la trilogie *La Saline*, on retrouve les attachants personnages d'*Imposture* et leur vie quotidienne, riche en rebondissements.



*Louise Lacoursière s'est fait connaître d'un vaste lectorat avec sa trilogie dédiée à la philanthrope américaine Anne Stillman McCormick, qui lui a valu plusieurs honneurs et prix littéraires. Depuis 2002, elle se consacre à sa carrière de romancière et à l'animation culturelle. La saga historique La Saline évolue dans le Québec rural de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.*